



# 1. Hegel dans la littérature

Jean-Marie André

[jeanmarieandre.com](http://jeanmarieandre.com)

**Hegel ne fut pas vraiment un personnage de roman mais de nombreux auteurs l'ont invité en guest star dans leurs ouvrages. D'Albert Lhermite à Philippe Sollers en passant par Alessandro Barricco, Jean-Bernard Pouy et son titre provocateur, Jorge Semprun et Milan Kundera, tous ont apporté une facette nouvelle à ce nouvel Aristote du XIX<sup>e</sup> siècle.**

## Un sceptique s'il vous plaît...



*La page blanche. Françoise Bar-Filoché*  
 @valdesleal.wix.com.francoisebarfiloché

Albert Lhermite a évoqué Hegel dans *Un sceptique s'il vous plaît*, ouvrage aussi fameux que méconnu [1]. Publié en 1861 dans la *Bibliothèque des voyageurs*, la collection des éditeurs Lévy Frères destinée à la vente dans les gares, ce livre et l'auteur passèrent à la trappe pendant un siècle [1]. Jusqu'à ce que Julia Przybos, enseignante universitaire américaine, spécialiste de la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle déniché à la Bibliothèque Nationale de Paris ce titre et cet auteur. Le ton unique de ce livre est donné avec celui de la seconde de ses nouvelles, *La Bibliothèque de Papier Blanc*. Un collectionneur, aussi passionné que le fut plus tard Borges, y aligne des livres aux pages blanches que l'imagination du lecteur saura remplir !

Mais Hegel, nous allons le retrouver dans une autre nouvelle, la *Philosophie du colin-maillard* nous relatant le discours prononcé par le Docteur Krammacker à l'Athénée Métaphysique de Paris sur le Cours Théorique de Jeux Innocents. Parmi ceux-ci, il a choisi de disserter sur le Colin-Maillard car « celui qui le pratique dans la sincérité du cœur acquiert bientôt une

extrême indulgence. Les erreurs, les fautes du prochain, ne l'irritent point, elles le font rire seulement d'une douce pitié [...] Le Maître éternel des jeux de ce monde ne nous a-t-il pas mis à tous sous les yeux, ce bandeau de l'ignorance ? [...] Puis dans ce jeu charmant, vient se peindre l'esprit varié des peuples. L'allemand le joue avec une bonhomie brutale et l'appelle comiquement « das blindkuhspiel, la vache aveugle », l'italien y répand la grâce et la finesse, comme l'indique le nom léger de la « mosca fiesca, la mouche qui a perdu la vue ». Puis le conférencier évoque le *Cours d'études* de l'abbé Condillac en analysant avec beaucoup de pertinence le rôle du toucher dans le colin-maillard assis ou ganté et le rôle de l'ouïe chez l'aveugle guidé par le son d'une clochette. Il cite Madame de Staël et *De l'Allemagne où elle approche la philosophie allemande, en général et celle de Kant et Hegel en particulier*.

Kant dans sa *Critique du colin-maillard* démontre que « les sens ne feraient jamais deviner les objets que le jeu nous soumet, si notre entendement ne classait ce que nous sentons sous certaines formes nécessaires de temps, de lieu, de quantité, de qualité, de relation, de mode, qui nous font reconnaître la personne ou la chose célée. Le toucher m'indique une robe de satin ; il y en a mille au monde ; je ne sais encore que ceci, c'est que j'ai mis la main sur le satin. Mais plaçons cette connaissance sous l'emploi des catégories que nous venons de citer : à quelle heure, en ce lieu, dans cette réunion, quelle personne peut porter une robe de cette coupe, de cette délicatesse, disposée de cette façon ? Et voilà que nous devinons ».



Fichte partagea le point de vue de Kant alors que Schelling s'y opposa. Mais l'argumentation la plus brillante vint d'Hegel dans sa *Phénoménologie du colin-maillard*. Hegel reprocha surtout à Kant d'avoir considéré ce jeu comme purement subjectif, c'est-à-dire relatif au sujet, à la personne qui l'exécute. « Il en révolutionnera la méthode. Au lieu de placer un bandeau sur le sujet qui doit chercher, il jeta un voile sur l'objet qui doit être cherché ; c'est ce qu'il nomma *L'Objectivité du colin-maillard*. Les silhouettes qui se dessinent sur la muraille : l'âne chargé, auquel les choses diverses dont on l'affublera, s'il ne devine point, sont présentées enveloppées dans un châle ; le furet qui glisse sous les mains croisées ; toutes ces formes, qui dédaignent l'emploi du bandeau, furent exclusivement pratiquées dans les nouvelles écoles philosophiques. Mais les néo-hégéliens tirèrent de ces prémices des conséquences désastreuses. Sans respect pour la dignité des joueurs, ils multiplièrent les mystifications ; ils ne ménagèrent nullement les susceptibilités étroites et de politesse conventionnelle qui distingue la bonne société. »

Heureusement, la France fut préservée de ces écarts. Le disciple, d'un philosophe illustre qui avait importé les découvertes hardies de l'Allemagne, proposa de tempérer ces propositions par la synthèse de ces différents éléments si différents dans sa *Théorie des jugements primitifs dans le jeu de colin-maillard* (Paris. 1839, in 8°). Cette thèse « tendait à prouver que le dernier des pâtres, les yeux bandés, est tout aussi certain d'atteindre la vérité que le plus grand des philosophes, qui la cherche ». L'école éclectique française pensait, en conséquence, qu'il faut tenir compte de tous les éléments de la nature humaine. Elle approuvait le colin-maillard subjectif de Kant mais elle n'approuvait pas moins le colin-maillard objectif de Hegel. Elle proposait donc de bander les yeux au patient, et, en même temps de masquer les personnes ou d'envelopper les objets qu'il doit reconnaître. On doublait ainsi les difficultés ; c'est à ce signe que l'on reconnaît une bonne méthode philosophique, permettant de confirmer l'importance métaphysique de ce jeu tout en se liant intimement aux principes les plus élevés de l'esprit humain, en les appliquant et en les fécondant [1].

## L'Âme de Hegel et les vaches du Wisconsin...

Allessandro Barrico, invite Hegel dans l'exergue de son essai *L'Âme de Hegel et les vaches du Wisconsin*, [2] explorant l'univers musical et plus particulièrement celui de la musique contemporaine [2]. Il cite Hegel et son *Esthétique* : « La musique [doit] soulever l'âme au-dessus du sentiment dans lequel elle est plongée, la faire planer au-dessus de son contenu, lui constituer ainsi une région où elle demeure détachée du sentiment qui l'absorbait et puisse se livrer à la pure perception d'elle-même ». Le problème des citations c'est qu'elles peuvent cohabiter sur le même palier d'un ouvrage avec d'autres qui y ont vécu un siècle plus tôt ou plus tard ! Hegel qui faisait preuve d'un certain humour voisine avec l'auteur anonyme d'un Mémoire de l'Université de Madison dans le Wisconsin dont la conclusion n'est pas un pis-aller : « La production de lait augmente de 7,5 % chez les vaches qui écoutent de la musique symphonique. » Alessandro Baricco laisse ensuite Hegel sur le palier de son essai qu'il va conduire, sans son aide, de la « musique cultivée » à la musique contemporaine.

Pour Allessandro Barricco, les musiques, classique et moderne, ont forcément des frontières mais personne ne sait vraiment où elles sont précisément ! Le consommateur de musique « classique » est intimement persuadé, peut-être à tort, d'être partie prenante d'un monde « véritable oasis dans le monde de la vulgarité et du mauvais goût ». Il défend avec un sentiment de supériorité quelque chose qu'il ne connaît pas vraiment car « il est toujours plus facile de trouver quelqu'un prêt à se battre pour les frontières d'un royaume que quelqu'un qui les aurait déjà vues ». Quant à « la différence et à la supériorité » de la musique classique, ce ne sont que « slogans sans fondement ». Si, en ce dimanche 7 février 2016, nous demandions aux spectateurs des *Folles Journées de Nantes*, ce qui distingue « la musique classique de la musique de variété » nous aurions une idée plus précise des nombreux malentendus ! La première serait plus « complexe et savante », la seconde « plus légère et plus simple ». Mais au final, pour Allessandro Barricco, la musique classique doit sa suprématie à sa capacité d'échapper aux contraintes de « l'ici et du maintenant » ou dit plus « savamment », d'échapper aux contraintes de l'immanence en tendant vers la transcendance philosophique et spirituelle. La musique classique devient ainsi la musique « réservée » d'une société cherchant un « en-plus au divertissement » dans ce chemin vers l'esprit. Cette suprématie du goût et sa légitimité tendent à prétendre à une supériorité culturelle et morale. Pour cet ensemble d'amateurs de la musique dite « savante », le centre de gravité de l'Histoire, penche inexorablement vers le passé. Traqué par la « modernité », le consommateur de musique classique rame à reculons avec dignité tout en rêvant d'une source qui ne cesse de s'éloigner ! Mozart et son quatuor *Les Dissonances* dédié à Haydn fut vilipendé lors de sa création. Il en fut de même pour Beethoven qui lui aussi avait apporté avec Mozart ce supplément d'âme, cet « en-plus au divertissement » qu'est la musique savante. La tonalité classique va glisser progressivement avec les compositeurs du XIX<sup>e</sup> siècle vers le chromatisme wagnérien, pour finir par se déchirer en s'étirant sur les douze notes de la musique sérielle et atonale du début du XX<sup>e</sup> siècle. Mais tout cadre a ses limites et sans transgression, y aurait-il encore création ? Mais qu'en pense notre rameur à contre-courant pour qui Claude Debussy et Henri Dutilleux sont inécoutables ?



Hegel, contemporain de Beethoven, n'en n'avait jamais entendu la musique. Du moins n'en parla-t-il jamais dans ces lettres. Dans celles adressées à son épouse restée à Berlin, il fut plus prolixe quant à l'interprétation de la musique et du plaisir qu'elle dispense.

À peine arrivé à Vienne, en septembre 1824, Hegel se précipite à l'Opéra Italien pour y revenir tous les soirs, écouter *Le Barbier de Séville* de Rossini et *Les Noces de Figaro* de Mozart. Enthousiasmé et subjugué par les voix italiennes, surtout féminines, il en parlera avec enthousiasme mais aussi avec une parfaite connaissance de la voix et de l'art lyrique. Il est dithyrambique pour la voix de M<sup>me</sup> Fodor, quelle Rosine ! C'est une cantatrice parfaite ; quelle beauté, quelle grâce, quel art, quelle liberté, quel goût dans son chant ! La Signora Dardanelli dans le rôle de la comtesse des *Noces de Figaro* de Mozart lui apparaît « encore plus belle femme avec une aimable tête italienne, un calme, une noblesse dans l'attitude et l'action, avec un maintien aimable et décent. J'en serais presque tombé amoureux ! » Il n'oublie pas Lablache dans Rossini : « Quelle basse ! Et quelle gaité comique de bon aloi, jamais rien de bas, de vulgaire. Lorsque le chœur chante tout entier et que l'orchestre résonne de son côté *fortissimo*, on a l'impression de l'entendre comme s'il chantait en solo, et cela sans effort, sans sons criards ». Les artistes italiens ne récitent pas, ils sont totalement investis par leur personnage et inventent d'eux-mêmes le *con amore*. » « Ils sont interprètes et compositeurs. » La sonorité se fait entendre dès le début dans toute sa plénitude. Dès la première note s'expriment la liberté et la passion, où toute l'âme entière est engagée. La *fuore* divine, de par sa nature même, est un torrent mélodique donnant son âme à chaque situation. Il comprend pourquoi la musique de Rossini est si peu prisée en Allemagne. « Parce que, de même que le satin est seulement pour les dames, le pâté de foie gras seulement pour les gourmets, de même cette musique n'est faite que pour les gosiers italiens ». Pour Hegel, la musique peut être jouée sur un violon ou un piano ou tout autre instrument mais la musique de Rossini, n'a de sens que chantée et lorsqu'il entend le ténor David et la soprano Dardanelli chanter en duo, il n'a qu'une phrase : « Si seulement je pouvais entendre encore une fois ce duo ! » [3, 4].

Il est intéressant de constater que dans son *Esthétique*, Hegel, avait comme tout un chacun des jugements de goût en trouvant beau ou laid ce qu'il entendait et/ou voyait et des jugements de préférence pour Rossini face à Mozart qu'il adorait ou la musique italienne à la musique allemande à l'égard de laquelle il fut extrêmement sévère. Cependant, Hegel est loin d'être le philosophe doctrinaire à l'esprit systématique et totalitaire auquel il a été souvent réduit. Sa théorie esthétique ne l'a pas conduit à préférer un art conceptuel où les mots priment la musique. Au contraire, il se pâmait de ravissement à l'écoute de la pure mélodie virtuose de l'opéra italien, alors que la profondeur de la musique allemande l'ennuyait. Si pour Hegel le réel était rationnel, il faisait une exception de taille pour la musique car la puissance de l'émotion musicale est telle qu'elle échappe à toute conceptualisation et à toute logique. Il disait être moins sensible à la continuité de la ligne mélodique qu'à la fugacité du temps présent de « l'existence éphémère de la musique qui s'éteint aussitôt née ». Et il ajoutait « Aussi longtemps que j'aurai assez d'argent pour payer l'opéra italien et le voyage de retour, je resterai à Vienne »... La suite eut lieu à l'Opéra Italien de Paris en septembre 1827. Ce fut, pour le réjouir... La Pisaroni dans Rossini !

## Spinoza encule Hegel...

Ce roman de Jean-Bernard Pouy, au titre plutôt inhabituel, publié à la fin des années 1970 post soixante-huitardes, nous conte, à tombeau ouvert, les sévices infligés à Hegel par Spinoza. Les admirateurs d'Hegel peuvent être rassurés, d'une part, parce que Spinoza est mort un siècle avant la naissance d'Hegel et que d'autre part, l'auteur nous plonge dans une métaphore de 140 pages ! [5]

Julius Puech, alias Spinoza, est le chef de la F.A.S., la Fraction Armée Spinoziste. Armé de ses deux P2 et d'un fusil Mauser, il chevauche, cheveux blonds-platine au vent, chaussé de bottes de lézard mauves, une moto Guzzi California 850. Poussé par l'amour de l'éthique, il va combattre son ennemi de toujours, Hegel, son esthétique et sa bande de Jeunes Hégéliens. Il sillonne sur son bolide le Sud de la France ravagée par les luttes entre les différentes bandes armées déjà citées et les Thorez Rouges, les Irradiateurs Soviétiques, les Dandy Anars, les Cocos Tueurs, les Groupes du Soleil Irradié et autres Néo-Punks ! Tout le monde tire sur tout le monde, le sang coule à flot, les morts violentes pleuvent comme à Gravelotte, la violence est omniprésente mais l'amour et la tendresse sont en alerte, au cas improbable où...

Cette haine des Spinozistes pour les Hégéliens nous est contée à la première personne par Julius nous détaillant les rigoureux critères d'accréditation des spinozistes à savoir, avoir lu à tout prix, *La Mort de Virgile* d'Hermann Broch, *La Connaissance de la douleur* de Carlo Emilio Gadda, *Au-dessus du volcan* de Malcolm Lowry, *The Little Sister* de Raymond Chandler et Baruch Spinoza ! Pourquoi Spinoza ? Parce que Julius « aimait bien son côté polisseur de lunettes. C'est tout con. » Pour les Spinozistes, les Jeunes



Hégélien sont « une bande putrescente d'intellos venant de la Haute pourrie, sentencieuse, sémiotico-mao [...] Ces salopards syntagmeux dérogent à la Règle et se mettent à faire un carton sur les Néo-Punks et à les découper en morceaux. Ils n'en ont pas le droit ». « Il faut attendre que le défi jeté entre la F.A.S. et les Jeunes Hégéliens soit terminé par l'élimination physique de l'un des deux groupes pour que le survivant puisse se coltiner avec un autre qui pourrait être les Néo-Punks ».

« Mais ceci est interdit par l'A.G de Pantin afin de ne pas favoriser le jeu des alliances. L'attitude politique de choisir le moindre mal comme allié objectif est interdite : c'est une saloperie éthique [...] Celui qui décide de rompre la Règle s'offre à la vindicte et à la mort infamante réservée aux traîtres et aux regroupements fascistes : la mort sans mobile artistique. Nous allons annoncer que les Hégéliens sont des traîtres à la Règle ». Pour faire court, l'Éthique encule l'Esthétique !

Comme les *Trois Mousquetaires* d'Alexandre Dumas, il y aura une suite aux titres toujours imagés. *À sec ! Spinoza encule Hegel, le retour*. Julius Puech exilé aux Indes revient en Europe pour contrer le retour de la menace hégélienne. La France et l'Europe sont dévastées. Le football a remplacé la démocratie, les matchs de foot les élections, les kops les partis politiques ! Puis vint une fin au titre toujours aussi technique, *Avec une poignée de sable : Spinoza encule Hegel 3*. Brutus Puech, le fils de Julius découvre qui fut son père et affronte les requins de l'édition se disputant le manuscrit de son premier roman.

## À suivre...

### Quelques références...

1. Lhermite A. Un sceptique s'il vous plaît. Collection Romantique. José Corti.
2. Barricco A. L'Âme de Hegel et les vaches du Wisconsin. Albin Michel, 1998.
3. Hegel. Correspondance, Tome III, Gallimard, 1967, p. 177-179.
4. André JM. HEGEL en toutes lettres. 2011;1:38-42.
5. Pouy JB. Spinoza encule Hegel. Folio Policier n° 127.